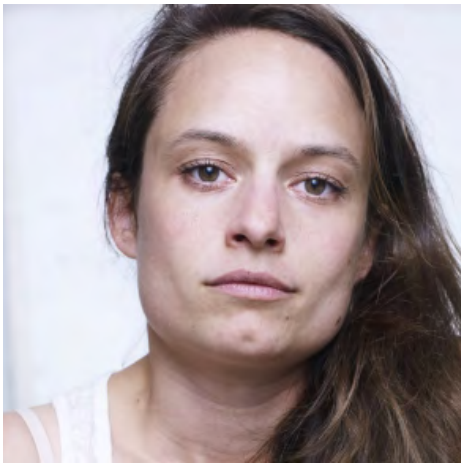
ENTRETIEN AVEC ALIÉNOR DAUCHEZ



© Sonja Mueller

Aliénor Dauchez, artiste associée à La rose des vents, s'empare du monumental opéra *Don Giovanni* pour mieux en interroger l'idéologie et le faire résonner avec le XXIème siècle. Qui mieux que cette artiste pluridisciplinaire se jouant des conventions pour éprouver les limites de la salle et jouer à échanger les rôles ? Les habitués de La rose des vents se souviennent de la finesse et de l'exigence avec laquelle elle s'approprie le répertoire musical tout en opérant de troublants glissements dans l'espace et dans le temps.
Nous vous avons préparé une interview exclusive pour mieux appréhender sa dernière création ***Un renversement - von Don Giovanni*** qui se joue des codes de la représentation. L'occasion pour vous de repenser l'histoire des standards, dogmes et autres hiérarchies dans l'histoire de l'Art… et de leur inévitable mise à mal par les artistes avant-gardistes.

Quelle histoire entretenez-vous avec l'opéra *Don Giovanni* ?

Aliénor Dauchez : Je n'ai pas une culture de l'opéra très ancienne : je n'ai jamais fait d'étude pour la mise en scène d'opéra et n'ai pas grandi dans une famille qui avait pour habitude de sortir à l'opéra, donc j'ai découvert *Don Giovanni* assez tard, au festival d'Aix-en-Provence, dans une mise en scène de Jean-François Sivadier, dirigé par Jérémie Rhorer. Je participais à ce moment-là à un workshop avec Katie Mitchell et j'ai été très étonnée de constater que l'opéra était mis en scène de façon grandiose, avec un show très bien mené, mais sans aucune réflexion autour de la problématique du genre.
La deuxième chose qui m'a surprise, c'est que la première partie est, théâtralement, extraordinairement dense et déséquilibrée par rapport au deuxième acte. A l'époque, je m'intéressais à la façon dont la musique pouvait, en tant que matériau, être coupée, comme pour un texte. Au théâtre, c'est habituel qu'un dramaturge opère des coupes de texte, mais personne n'ose le faire avec la musique, encore moins avec l'opéra. Je trouvais cette pièce fascinante, c'est une œuvre magnifique théâtralement, mais je me demandais comment je pourrais la mettre en scène. Par la suite, j'ai vu de nombreuses autres versions, notamment à Berlin ou encore en ligne.
De plus, il y a très peu de femmes qui ont travaillé à la mise en scène de *Don Giovanni*, la première qui sortait du lot, c'était Marie-Ève Signeyrole à l'Opéra du Rhin en 2019. Ce que je constate, c'est que les metteuses en scène de ma génération s'intéressent à des œuvres comme *Lulu* ou *Carmen* où les héroïnes sont des femmes. Or je voudrais que nous nous appropriions également les héros masculins. C'est une des raisons supplémentaires qui m'ont poussée à m'intéresser à cette œuvre.

photo Mónica Nunes © LA CAGE 2020

© Ben Mönks

Définiriez-vous votre prochaine création comme une œuvre d'art totale ?

- Je crois que oui. J'ai commencé à faire du théâtre sans formation artistique, j'avais une formation d'ingénieur à la base. Je n'ai pas du tout de pensée disciplinaire depuis un angle que je connais parfaitement. Je ne suis ni danseuse, ni écrivaine, ni musicienne, je pense les choses de façon globale. Dans mon travail, j'aime «attaquer» des sujets nouveaux. J'explore et me plonge pleinement en eux en essayant d'aller chercher quelque chose avec un œil neuf, comme pour ma précédente création *L'Ailleurs de l'autre*, où je me suis intéressée à la question du costume pour la première fois.
Avec *Un renversement – von Don Giovanni*, c'est la première fois que je m'intéresse à l'opéra au sens traditionnel du terme. On peut parler d'œuvre totale parce que dans cette mise en scène, nous nous intéressons à une multitude de sujets à la fois : les renversements s'opèrent à plusieurs niveaux : musicaux, plastiques, textuels. C'est une pièce où beaucoup de calques vont venir se superposer.
Ça a d'ailleurs été assez inhabituel comme manière de travailler : nous avons commencé par le travail musical avec les cinq protagonistes, qui ont tous des compétences différentes : acteur, instrumentistes, chanteuse soprano…
Pour ma part, j'ai commencé par essayer de comprendre le livret de Da Ponte de façon profonde, puis nous nous sommes plongés dans la partition. Le rapport au livret est très fort, peut-être davantage que dans une mise en scène traditionnelle d'opéra. Il y a beaucoup de textes qui ne seront pas chantés mais parlés, pour le mettre encore plus en valeur. Ces textes seront complétés par des apports littéraires féministes, comme *Les Amantes* d'Elfriede Jelinek autour de la violence sexuelle au sein des ménages ou encore *La vie sexuelle de Catherine M*, écrit par Catherine Millet.
Je trouve que ce dernier est un très beau livre, écrit de façon simple et honnête qui dit que la libération sexuelle féminine n'autorise pas pour autant les jeux de pouvoirs entre hommes et femmes. Le public retrouvera différentes versions d'apports féministes que j'essaie d'articuler autour du spectacle. Catherine Millet est une figure contemporaine de Don Giovanni…
J'ai constaté que la littérature est un véhicule très fort, une tribune pour le féminisme aujourd'hui, peut-être même encore plus présent avec les confinements que nous avons vécus pendant la crise sanitaire.
Musicalement, nous avons tenté de retrouver l'esprit de chacune des scènes avec les instruments que nous avions, et qui n'étaient pas du tout ceux de l'orchestre classique. Tout le monde a pu essayer tous les personnages, tous les rôles.
En ce qui concerne le décor… je suis en train de le finir ! Nous avons tout créé au fur et à mesure : à chaque phase de répétitions, nous travaillions et fabriquions un nouveau morceau du décor. Ça n'a pas été conçu de façon globale au départ, mais cela a été le fruit d'un processus organique en lien avec les interprètes, le directeur technique et l'accessoiriste.
Pour les costumes, nous sommes partis sur l'idée qu'au plateau était représentée une équipe qui réalise des films érotiques, du « softcore féministe ». Quels seraient alors les costumes d'un film érotique autour de Don Giovanni ? Entre costumes baroques et vêtements fluides que porteraient des acteurs et actrices entre deux scènes.

On prête bien souvent à Picasso la citation suivante : « Il n'y a en art ni passé ni futur; l'art qui n'est pas dans le présent ne sera jamais. » Vous retrouvez-vous dans cette perception de l'histoire de l'Art?
(Conversation avec Marius de Zayas, The Art, 25 mai 1923. de Pablo Picasso)

- Cette question est au cœur de mon processus créatif et de cette adaptation de *Don Giovanni*. Certains diront qu'il faut « pardonner » ce livret, et je suis d'accord : il a des qualités exceptionnelles, et c'est pour ces raisons que j'ai souhaité travailler cette thématique. Mais d'un autre côté c'est un de mes spectacles les plus ancrés dans le présent. *L'Ailleurs de l'autre* et *I'd rather sink* étaient assez atemporels, mais celui-ci est très ancré dans les discussions contemporaines sur les renversements de rapport de pouvoirs entre différents groupes sociaux.
Je souhaite bien sûr garder un certain rapport au mythe : après tout, il s'agit de notre histoire, mais je souhaite aussi, en tant que femme, réfléchir à la façon dont on se ré-approprie une histoire masculine.

Y a-t-il, selon vous, des renversements plus difficiles que d'autres à faire accepter dans le monde du spectacle ?

- Je crois qu'un des sujets actuels, c'est la question du temps de parole.
Je rêverais de mettre en place une application mobile pour calculer la répartition du temps de parole, on serait alors choqués de mesurer et comparer le temps de paroles des femmes par rapport à celui des hommes.
Le métier de metteur.e en scène évolue, il y a de plus en plus de femmes. Mais il y a un gros souci du côté des chef.fe.s d'orchestre, où les femmes sont trop minoritaires. Le monde de l'opéra est encore en retard par rapport à la danse et au théâtre, c'est aussi pour ça que j'ai souhaité monter ce projet.

Propos recueillis par Anne Pichard